

La mise en jeu des discours dans le débat télévisé

Danielle Forget

University of Ottawa

dforget@uottawa.ca

Résumé

Partagé entre un enjeu local de circulation des interventions de chacun des participants et un enjeu global d'appropriation/désappropriation des direx collectifs, le débat télévisé est un lieu de convergence des discours. Ses conditions propres et l'avancée argumentative à laquelle il prétend font de la récursivité discursive une dimension structurante de ce type de pratique. En effet, je m'appuie sur des procédés de réitération (tels les «emprunts discursifs» et les «artefacts») à incidences interactionnelles et argumentatives pour faire apparaître les stratégies rhétoriques qu'il met en œuvre, montrant ainsi que l'importation des discours collectifs, qu'elle soit directe ou allusive, contribue à la dimension idéologique tout en attestant le dynamisme discursif, au sens de renouvellement des contenus sémantiques et, sur le plan pragmatique, des jeux de places entre intervenants.

Mots-clé: débats télévisés; argumentation; emprunts discursifs; artefacts; discours collectifs.

Abstract

Televised debates are a place for sharing discourses, divided between actual interventions and competing ideas in the social background. Their specific conditions and argumentative goal allow recursivity to be an essential configuration. This study aims at characterizing rhetorical strategies which play a crucial role in the integration of collective discourses and ultimately contribute to the renewal of their ideological dimension, in the context of televised debates.

Key words: Televised debates; argumentation; recursivity; appropriation; artifacts; global discourse.

0. Lieu de convergence des discours: le débat

En tant qu'échange entre plusieurs participants, le débat, plus spécifiquement le débat télévisuel, mobilise des rapports de force conversationnels tout en prétendant à une libre expression dans un cadre où transigent les discours de soi et de l'autre. J'entends par débat cette pratique qui place, sur la scène publique, le plus souvent médiatique, deux ou plusieurs personnes en situation d'échange et ayant pour but d'engendrer une discussion sur un thème préalablement sélectionné¹. Une thématique particulière le borde, en effet, à l'aune des préoccupations sur la scène publique dont il est censé être l'écho: il surgit sur fond d'actualité, en à-propos d'un questionnement à partager qui constitue sa raison d'être.

Ce travail aux frontières de l'interdisciplinarité fait appel à la rhétorique, plus précisément celle qui s'appareille de la pragmatique étendue à l'analyse du discours, de la sémantique, tel que je le propose dans mes recherches. Il s'agira de cerner comment se met en place la circulation du discours, entendue comme la convocation des discours autres, repérables sans pour autant être identifiables précisément, et leur reprise dans le réseau des sphères sociales. Je fais l'hypothèse que cette circulation est non seulement présente au sein de cet univers apparemment clos qu'est le débat, où le tour de parole devient un tour de table sous la férule d'un animateur, mais qu'elle y joue un rôle structurant. En effet, le débat est régi par un déroulement, c'est-à-dire une durée composée de mouvements interactionnels. En plus des interventions personnelles de chacun, il y a des discours qui transigent, qui sont évoqués ou repris: ils font donc l'objet de *récurtivité*² par un effet de répétition et de réappropriation.

Il s'agira de voir quels sont les moments favorisant cette «importation» des discours, quel est leur rôle dans l'interaction et quelle force ils reçoivent dans ce contexte argumentatif particulier. Bref, j'analyserai l'incidence de ces discours importés sur la discussion en cours. Du point de vue des participants, il faudra établir qui fait circuler les discours autres, quelles stratégies ils mettent en place dans ce contexte spatio-temporel que chacun contribue à élaborer.

1. La répétition comme renforcement

Faisant partie d'un corpus plus vaste sur lequel se fonde cette recherche³, se trouve un débat télévisé, *Qu'est-ce qu'un Québécois?*, qui a été diffusé sur la chaîne Télé-Québec en 1996. Dans le cadre d'une émission animée par Jean-Luc Mongrain, la discussion portait sur l'identité québécoise, un sujet qui emportait volontiers les

¹ Un échange que l'on pourrait appeler «confrontation», sans donner à ce terme la valeur forte de conflit. Cf. aussi Roudière (1999:177).

² En accord avec la présentation qu'en a faite Sophie Marnette au Colloque *Ci-Dit 2006*. Voir Juan Manuel López Muñoz, Sophie Marnette et Laurence Rosier dans le présent volume.

³ Cette recherche plus large est menée conjointement avec Khadiyatoullah Fall (UQAC) et financée par le CRSH. Je remercie K. Fall et son équipe pour avoir mis ce débat retranscrit à ma disposition.

passions. Ce débat a eu lieu à la suite d'un référendum de 1995 portant sur l'autodétermination du Québec, qui a été perdu de peu par les partisans de la souveraineté. Autrement dit, au moment de ce débat, la question nationale était encore sur toutes les lèvres, de même que la présence remarquée des communautés culturelles, et ce, non seulement à cause d'une recrudescence de l'immigration, mais parce que le vote particulier des «minorités ethniques» lors du référendum avait été mis en évidence par l'ex-premier ministre Jacques Parizeau. De nos jours, le thème reste d'actualité: il continue d'être débattu, même hors de la question nationale, en rapport avec cette donnée de plus en plus marquante qu'est la diversité culturelle. Ce débat particulier présente pour l'analyse deux avantages: d'abord, l'avantage d'un thème suscitant un intérêt marqué et même passionné, mais aussi, sur le plan de la méthode, le fait qu'il implique un nombre important d'intervenants (14 en comptant l'animateur), ce qui assure une variété des contributions, tout en obligeant chacun à bien faire valoir la particularité de ses positions. Voilà un terrain fertile pour étudier comment les allusions et renvois aux discours, à savoir ceux importés sur un mode différent que celui du discours rapporté, jouent un rôle dans l'intervention, ainsi que dans le rapport de place des individus présents lors ce de débat.

L'entrée en matière de l'animateur pose le sujet, quasiment en le déconstruisant, comme pour ébranler les certitudes:

Aujourd'hui après trente ans d'un discours nationaliste *on s'interroge et on se demande* qui nous sommes. Canadiens, Canadiens-anglais, Canadiens français, Québécois, Québécois de souche, Québécois d'origine, Québécois tricotés serrés, néo-Québécois, Québécois immigrants arrivant à être intégrés? Véritablement, c'est le puzzle à ce point *qu'on se demande si* dans ces agendas politiques on ne s'y perd pas. Est-ce que ça existe un Québécois? et qu'est-ce que c'est? C'est notre thème d'aujourd'hui: Qu'est-ce qu'un Québécois? (Mongrain 1996).

Cet énoncé lance le débat. L'emploi du pronom «on» mérite notre attention. Le premier segment où il intervient fait surgir la question suivante: «on s'interroge et on se demande» renverrait-il à l'action en cours, celle du débat télévisé, ou aux prises de position générales sur la scène publique? Une seconde occurrence de l'indéfini dans «on se demande» écarte le renvoi à l'action immédiatement en cours, puisqu'il supposerait la concertation d'un «nous» qui n'est pas encore constitué à cette étape du débat⁴. Nous dirons donc qu'il est fait référence par allusion à des discours tenus par un locuteur indéfini (le *on-dit* [Berrendonner 1981: 40] dans lequel se rangerait pos-

⁴ Autrement dit, le «nous» renvoyant au groupe d'intervenants sous la forme de ce que l'on appelle en rhétorique l'accord préalable n'est pas encore constitué, ce qui est différent du «nous les Québécois», présent en début d'extrait (Cf. «qui nous sommes»).

siblement le je/tu) qui consisteraient en interrogations sur l'identité des Québécois où prend place, cette fois, le «nous».

Voilà donc la première allusion à la circulation des discours. Elle se situe d'entrée de jeu comme justification du thème choisi à partir des discours tenus, posés comme la *doxa*. Ils sont importés de manière apparemment anodine pour formuler un questionnement sur l'identité de *l'homo quebequensis*, l'être social québécois. Ce questionnement avec assises dans l'antériorité justifierait la tenue du débat; le caractère pressant ou du moins préoccupant, rendu par l'expression exclamative «Véritablement c'est le puzzle» trouve écho dans la forme réitérée des dénominations changeantes, modulées aux appartenances des individus en question (glose: «Sommes-nous des Canadiens français? Sommes-nous des Canadiens anglais?», etc.) Il va sans dire que l'importation de discours, dans ce cas, prend une forme floue, aucun locuteur en particulier ne pouvant être identifié ni aucune forme discursive d'origine. Dans l'extrait cité ci-dessus et dans d'autres cas, les intervenants pratiquent l'effacement énonciatif, pour reprendre la notion proposée par Françoise Boch *et al* (2009). En effet, on nous livre à peine des bribes de contenu, présentées comme une généralisation à partir de formulations multiples, indéfinies; en outre, l'animateur s'inquiète autant, semble-t-il, du contenu que du fait même de poser ces questions, donc de l'acte énonciatif. Cette retransmission grossière (parce qu'incomplète) des préoccupations prend momentanément la forme approximative de discours indirect libre –les sources multiples empêchant d'imputer le point de vue à un seul énonciateur– que l'animateur remettrait en scène. Ce type d'importation des discours justifierait un comportement réactif, celui de tenir un débat, à la fois par l'interrogation non élucidée qu'elle sous-entend et par le caractère réitératif d'une telle interrogation. Autrement dit, la justification qui emprunte le biais de la circulation des discours (ici, une interrogation répétée que ne vient satisfaire aucune réponse) est doublement efficace en situation: c'est une manière de poser le débat tout en garantissant la nécessité.

Dans cette pratique interactionnelle qu'est le débat, se trouve un enjeu local qui reçoit priorité: la tension *hic et nunc* vers des conclusions de cette rencontre (à plusieurs et dans la durée de l'heure impartie) à partir des contributions de chacun. Pourtant, il y a cette zone plus large des discours en circulation sur l'identité québécoise qui sert de prétexte au débat, mais qui le borde aussi comme un arrière-plan de sens partagé. Chaque acteur est interpellé comme citoyen, dans ce débat, qui va se dérouler sous nos yeux, mais qui participe à un enjeu que l'on appellera «global» en référence à l'extension de sa portée. En conséquence, il s'avère nécessaire de distinguer deux sources d'importation des discours:

- a) la sphère externe, à savoir le contexte social d'où sont importés des faits et des discours, et
- b) la sphère interne, qui s'alimente du *hic et nunc* de la discussion.

Reprenons le débat en son début. L'animateur veut convaincre de l'importance qu'il y a à débattre de cette question; mais il veut plus encore rendre sensible l'urgence de satisfaire ce questionnement, compte tenu de l'enjeu global que tracent les discours réitérés. Pour ce faire, le déroulement de la rencontre sera affecté par la visée argumentative. Ce sont à la fois la nature des interventions de même que leur rythme de succession qui s'en trouveront modifiés. En effet, l'animateur opéra pour un rythme accéléré: il ira de l'accumulation de questions, courtes et pressantes, produisant un effet pragmatique: celui de la nécessité d'agir, autrement dit d'en venir à une solution dans le cadre du débat.

Ainsi, la justification d'une action par appel à la raison se double d'une démonstration par l'évidence du sensible: la rhétorique façonne un rythme pressant ainsi que l'urgence d'amener une réponse au questionnement initial chargé d'insatisfaction en déplaçant les perceptions du passé en les ramassant condensées dans un présent qui est censé les représenter. Le présent comporte en quelque sorte l'arrière-plan de discours déjà tenus. La forme linguistique de l'extrait ci-dessous atteste l'importance de la circulation des discours: il y a cette intertextualité activée en omettant la source et en usant de contraction.

1.A- Jacques Proulx Solidarité Québec bon alors le monde rural c'est un monde tricoté serré de tradition les Québécois c'est rural qu'est-ce qu'un Québécois maintenant?

Une formule devient un discours tronqué en circulation par l'arrière-plan intertextuel que suppose un tel cliché: c'est un déjà-vu discursif que l'on s'approprie. La forme est apparentée sémantiquement à celle de la concession où le premier membre («Certes...») introduit un présupposé. Il s'agit plus que d'un savoir partagé, car le statut de présupposé confère l'idée d'une proposition endossée.

Certes c'est un monde tricoté serré de tradition, cependant qu'est-ce qu'un Québécois maintenant? Autrement dit: si l'on admet x, qu'advient-il de y (étant donné que x est déterminant pour y).

L'argumentation tend à faire comprendre que le déjà-dit voulant que le Québec appartienne à un certain type de monde rural («Les Québécois c'est rural») orientera différemment la réponse à la question thème.

Il est important de s'attacher à l'exorde dont la structure dépend d'une question-thème et de son utilisation à la fois conversationnelle et argumentative. Revenons à cette dernière, justement: «Qu'est-ce qu'un Québécois?». La mise en circulation de cette question-thème par l'animateur place ainsi chacun qui sera interpellé dans l'obligation de répondre.

A.-...Je commence par notre ministre des relations avec les citoyens de l'immigration, Monsieur André Boisclair...[...] C'est vous qui avez inventé ou fait la promotion de la notion

de citoyenneté. C'est après le multiethnique c'est une nouvelle façon de voir...

B.-Je pense qu'au contraire il faut adapter des institutions à une réalité que l'on vit dans le quotidien des choses au Québec...

A.-Madame McAndrew, vous êtes directrice du Centre immigration et métropoles...C'est quoi un Québécois?

A.-Dan Philip vous êtes président de la Ligue des Noirs du Québec...Êtes-vous un Québécois?...[-Vous sentez-vous impliqué là-dedans?...-Vous sentez-vous concerné par un projet collectif?].

A.-Robin Philpot vous êtes un observateur un essayiste également...vous reprochez à certains qui ne se sentent pas impliqués dans le projet de ne pas défendre suffisamment ce que nous sommes les Québécois d'origine. Qu'est-ce que vous avez à dire sur ce que nous sommes comme Québécois? Qu'est-ce que c'est?

Posée à chacun des intervenants principaux dans une apparente égalité de situation, elle sera, en fait, apprêtée différemment selon les acteurs sociaux. Ainsi, tout en jouant sur le «même» par la récurrence de la question, la raison de comparaison de chacun sera dévoilée par un mode implicite, que l'on pourrait gloser ainsi:

Quand on est d'origine italienne, ou portugaise, quand on est Noir et représentant de la ligue des Noirs du Québec, etc., on devrait avoir des réponses particulières à fournir.

C'est cette particularité que l'animateur veut faire apparaître par la toute première intervention ou les ajouts subséquents.

Malgré une apparente liberté d'expression que procure la distribution de la parole, cette reformulation de la question-thème crée des contraintes auprès des intervenants. Ils pourront être plus ou moins sur la défensive –selon qu'ils perçoivent une remise en question de leur appartenance au groupe comme l'occasionne souvent la stigmatisation de la différence–, mais il n'en demeure pas moins que, selon la déontologie des actes illocutoires, ils seront tenus de répondre à l'intérieur du cadre cognitif soulevé:

- en tant que politicien, je dis que...
- en tant que Noir et président de la Ligue des noirs....
- en tant que Québécois d'origine portugaise, je pense que...

Autrement dit cette reformulation de la question, mettant de l'avant les particularités identitaires ou la fonction sociale de chacun, a pour effet de les obliger à répondre à l'intérieur de ce cadre, puisque ainsi se trouve posée indirectement la justi-

fication de leur présence au débat, ce qui suggère, de manière insidieuse, que la réponse devrait afficher des différences correspondant à ces traits identitaires (Forget et Fall 2005: 286). Paradoxalement, la répétition de la question jouant sur le «même» conversationnel induit une orientation argumentative et, plus spécifiquement, elle catégorise et crée l'attente de réponses différenciées.

Cette manière de faire circuler le thème en situant implicitement le lieu idéologique de la prise de parole de chacun a pour effet de leur assigner –je pourrais dire une étiquette, mais c'est davantage un rôle (qui engage un *ethos* reconnaissable, chargé de valeurs face à autrui) à partir duquel leur propos sera cautionné de pertinence, non seulement socialement, dans la sphère externe, mais au sein du débat lui-même, c'est-à-dire dans la sphère interne. La question reformulée suppose une différenciation possible et attendue des prises de position de chaque intervenant. Pour cette raison, la répétition, comme mode de récursivité des discours, prend figure de renforcement. C'est à dessein que je désigne le procédé et son effet par un terme évoquant la contrainte. On aurait tort de croire que cette répétition va de soi, étant donné que la question est le thème du débat. Rien n'obligeait l'animateur à procéder ainsi par insistance, surtout en ce début de tour de table, alors que le sujet est bien en vue et qu'il n'a fait pas l'objet de digression. Cette insistance constitue un choix délibéré. On peut mesurer à quel point la parole de l'animateur, ainsi responsable de l'orchestration du propos sur le mode du «même», a une grande incidence sur le déroulement du débat, qui doit passer par ces catégorisations identitaires, et donc sur l'orientation du sens.

2. Les discours empruntés: ancrages et avancées

Une fois effectuée la distribution nominale de la parole utilisée à quelques reprises par l'animateur, tel que nous l'avons vu dans la précédente section, surviennent des interventions qui se mesurent les unes aux autres: une comparaison entre un «je dis» et «on dit» ou «tu dis» s'amorce, qui privilégie le contraste. En effet, chaque intervention se fait le plus souvent en deux temps: une mise en relation à l'externe puis à l'interne. Avant d'effectuer des comparaisons avec les productions discursives internes au débat, les intervenants font appel à la sphère externe, un fond de discours plus large auquel ils puisent pour situer et actualiser leur propos:

2.- Je pense que si y a une question qui est réglée particulièrement *auprès des gens de ma génération* c'est bien la question de l'identité québécoise *pour nous la réponse elle est claire: «Est Québécois quelqu'un qui vit au Québec»*⁵.

Le locuteur se fait le représentant des individus de sa génération. Le ton est catégorique et la fonction qu'il exerce n'est sans doute pas étrangère à la confiance

⁵ Malgré la transcription sous forme citationnelle, cette retransmission place l'énoncé comme issu d'une collectivité et le reproduit sous un mode formulaire.

qu'il manifeste à parler au nom de plusieurs et non seulement en son nom propre: il s'agit d'un ministre (André Boisclair, à l'époque, était ministre de l'Immigration et des Relations avec les citoyens).

Au fouillis des questionnements sur l'identité soulevé au début par l'animateur («Véritablement, c'est le puzzle...»), l'intervenant répond de manière à dissiper l'incertitude. À partir des différences de points de vue évoqués, il se concentrera plutôt sur ce qui «rassemble», installant son intervention dans le terreau de l'action politique. C'est bien le savoir partagé dans cet arrière-plan de circulation des discours qui sert d'arguments; de la superposition du «on dit» et «je dis», il en ressort une impression de solidarité que met à profit le ministre à ce point du débat. Par contraste, un autre participant, M. Sciortino, usera de la conjonction entre le «on dit» et le «je dis», mais de manière nuancée:

3. - Ben un Québécois ça devrait être quelqu'un qui vit au Québec. Cependant, ce n'est pas toujours vrai parce que je crois que le mot Québécois a été monopolisé par ce qu'on appelle le Canadien-français et encore aujourd'hui on dit «Nous les Québécois et vous les Québécois».

La dénonciation qui s'exprime par «ce devrait être ...mais c'est pas toujours vrai» ne concerne pas les propriétés existentielles de la «québécoïté», mais l'assertion en regard de sa capacité de ralliement. Pour paraphraser: toute personne vivant sur le sol québécois devrait pouvoir se reconnaître dans cette définition. Qui l'en empêche? Certains qui se seraient appropriés le terme de Québécois, à savoir les Québécois qu'on appelle «de souche», ceux dont les ancêtres sont au pays de longue date. Ainsi, ce n'est pas tant le contenu du discours sur l'appartenance québécoise qui est dénoncé comme l'appropriation de ce discours –dans ce cas le lieu énonciatif et idéologique à partir duquel sera formulée la définition. Le discours direct qui suit, aussi général soit-il, et marqué du sceau d'un «on» de savoir partagé, expose cette réalité que Monsieur Sciortino dénonce: «...encore aujourd'hui on dit: “Nous les Québécois et vous les Québécois”». La métonymie consistant à employer le mot «Québécois» pour le discours tenu sur lui par une certaine instance idéologique sert de support à cette dénonciation qui s'appuie sur un soi-disant fait généralisé «le mot a été monopolisé», comparé à un fait particulier «encore aujourd'hui on dit...». Remarquons que le verbe «monopoliser» trouve son appui dans la dénomination de l'agent «ce qu'on appelle le Canadien français» forme distanciée, manière d'introduire l'agent et aussi de signifier que cette réflexion est issue de «discours de répétition» –à mi-chemin entre la rumeur et la doxa–. Ici le discours commenté et importé comme discours direct avec un «on» indéfini reçoit une appréciation négative détournant d'un idéal, aux yeux de cet intervenant et d'autres, qui permettrait d'associer identité québécoise et ancrage sur le territoire.

Il s'agit là de deux exemples d'une même tendance à emprunter des discours en circulation à des sources plus ou moins précises et à les réactualiser dans la situation du débat par le biais de la citation, tout en maintenant l'idée d'une source plurielle, dans ce cas regroupée sous l'étiquette large d'une génération ou d'une communauté particulière. Que ce discours soit endossé ou remis en cause, comme c'était le cas par Monsieur Sciortino, il atteste la récursivité des discours. De surcroît, malgré son caractère indéfini, au sens où aucun lieu ou temps précis d'un discours original n'est précisé, il participe directement à l'argumentation. L'argument du nombre sert d'appui au premier intervenant: il exprime non seulement son opinion, mais celle de sa génération et son intervention a d'autant plus de poids qu'il semble mandaté par elle pour l'exprimer. Dans le second cas, celui de la dénonciation, l'argument du nombre fonctionne *a contrario*: il y aurait encore trop de ce genre d'assertions abusives, selon l'intervenant, d'où l'impact d'une telle réappropriation stéréotypée du discours social par le biais de la citation qui le réactive. Ainsi peut-on dire, qu'en plus de le rendre vivant, la citation d'un énoncé partagé promeut le discours social au rang d'incontournable dans la formation des prises de position: exemplaire d'un groupe et représentatif d'une pratique il est soumis à l'examen tout en étant rejoué dans l'échange.

On ne saurait non plus sous-estimer le déroulement du débat. Dans une telle problématique sociopolitique sur l'identité, des enjeux apparaissent qui ne sont ni fortuits ni imprévisibles. Ils se recomposent au rythme des interventions, ce qui nous amènera à examiner quand et où dans l'échange interviendront des énoncés marqués de la circulation discursive à portée restreinte, c'est-à-dire se rapportant à du déjà-dit dans la situation énonciative en cours et le renforçant par une nouvelle actualisation. Par exemple, joignant reprises puis nouveauté, l'intervention fait avancer l'échange sur un mode qui rappelle l'alternance des thèmes et propos: ce dont on parle et la visée particulière de la prise de parole. L'intervention s'amorce en se rattachant aux propos des autres participants:

4. -Ben en réponse à la question je n'veux pas répéter c'qui a déjà été dit eh j'suis d'accord avec eh beaucoup de c'qui a été dit mais eh écoutez je pense que c'qui est important vraiment c'est les valeurs et les mœurs qui nous sont les plus fondamentales qu'on tient le plus au cœur.

Le ton semblable à celui de la prétérition, cette figure de développement par laquelle le locuteur se prémunit de faire ce que justement il accomplit par son discours, annonce le thème et se fait sur le mode de la précaution (...«je n'veux pas répéter c'qui a déjà été dit...») Ce ton contrastera avec la suite qui s'appuie fortement sur toutes les marques énonciatives d'un «je» tout situant la parole par rapport à celle des autres intervenants. Elle inscrit le locuteur comme agent du débat, cet être individué qui joue ses propres cartes tout en respectant la différence d'autrui, ceux rassemblés et

ceux virtuels auxquels il est fait référence même de manière floue. Le «nous», le «on» et l'interpellation en «écoutez» sont autant de marques d'une tentative de ralliement faisant jouer les affects. La marque individuée que pourrait vouloir imprimer l'intervenant, surtout s'il est politicien ou mandaté par une association, ne l'empêche pas de considérer le débat dans son ensemble comme un enjeu: faire en sorte que la majorité se reconnaisse dans une conclusion ou plutôt que la conclusion retenue soit conciliable, sinon parfaitement adéquate, avec sa prise de position sur l'identité.

En somme, le débat inscrit le dire dans le prolongement d'une prise de parole collective en formation ou en renégociation. On comprend que le débat fasse appel à ce que la rhétorique antique appelle la délibération, à savoir la prise en compte des positions idéologiques, des besoins et des intérêts variés en vue d'une décision ou d'une action des particuliers ou des membres d'un groupe constitué.

Mentionnons un intervenant, Jacques Proulx, dont la réponse se fera explicitement en prenant appui sur les discours des autres intervenants, notamment celui de Daniel Latouche.

5. –Ben pour moi eh un peu comme Monsieur Latouche faut séparer ça en deux la citoyenneté c'est une chose et le Québécois c'est d'autre chose y a en tout cas y a une nuance à apporter autour de ça j'pense que faudrait essayer de redéfinir toute la notion de citoyenneté...pour moi être Québécois c'est d'habiter c'territoire là et d'adhérer à la culture de c'territoire là Pour moi c'est ça.

Cet appui sur le discours autre ne signifie pas qu'il y ait similitude de vue, mais plutôt parenté. Il s'inscrit dans une *lignée discursive*, une notion qui renvoie à cette réalité: le locuteur, en s'appuyant ainsi sur le dire antérieur, se situe plus dans le sillage d'un discours qu'il ne le partage dans son entièreté. En effet, il se montre prêt à accueillir des discours similaires, tout comme d'autres pourraient aussi se joindre à cette parenté de vues déclarées. Il n'est pas rare que ce tracé de communauté de vues donne lieu à un développement qui adopte une tournure autre. Pour cette raison, nous dirons que l'intervention prend appui sur une autre. Inscrite dans une lignée discursive, la suite de l'énoncé, si elle se place dans le sillon de ce discours qu'elle cherche à expliciter, ne le cite pas pour autant; elle se formule dans une zone grise entre la reformulation d'un discours autre et l'assertion personnelle. C'est donc l'amorce en «... pour moi un peu comme Monsieur Latouche...» qui en est révélatrice, avec l'emploi de «un peu» ayant valeur d'atténuation énonciative, tout comme les *hedges* qui circonscrivent la référence au monde (Lakoff 1987: 122). Elle signale que pour l'interprétation un discours est importé, dans ce cas-ci localement, c'est-à-dire de la sphère interne, et la suite de l'énoncé s'inscrit dans cette lignée explicitée, mais non contraignante quant à la forme.

Sur le plan rhétorique, une telle entrée en matière comporte des gains dont peut profiter le locuteur. Celui dont la prise de parole affirme son individualité, sa singularité, réussit à se placer dans un rapport de force par alliance déclarée. Voilà une manière de se départir du poids d'une responsabilité tout en prenant place dans le groupe, dimension essentielle dans un débat. Une parole individuée se dessine à chaque nouvel intervenant pour qui il importe de se montrer sa filiation de pensée mais aussi son originalité: tendance à s'allier et, en contrepartie, besoin de reconnaissance.

Une telle pratique modifie la dynamique de groupe et renforce la catégorisation des positions idéologiques par lesquelles les prises de position semblent étiquetées de telle allégeance, parti politique, etc. Mais en outre, c'est une manière abrégée de faire valoir son point de vue en rejetant sur quelqu'un d'autre la responsabilité de la formulation. Le locuteur bénéficie de cet énoncé qui fait voir la couleur en quelque sorte de sa position, pour ensuite amener en contraste un contenu à visée argumentative qui recevra toute l'attention. Un tel mouvement ne va pas sans rappeler la concession où le «certes» fait le point sur les acquis partagés, mais où la suite accentue la particularité de la contribution.

Qu'il s'agisse de reprises exactes de paroles, d'échos ou de reformulations, ces moyens, en plus de renforcer la cohérence, permettent aux intervenants de se solidariser par des alliances déclarées.

Un autre cas mérite notre attention. Cette intervention est riche d'un emprunt local de discours, de même que de références au contexte plus global par allusion:

6. - J'suis un peu d'accord avec monsieur ici...Il faut, on ne peut pas répondre à cette question si on sait pas de quoi on parle. Alors je crois que *depuis trente ans on essaie de répondre à une question qu'on a jamais définie et on ne sait pas de quoi on parle*. Alors personnellement on parle de deux choses. On parle d'une identité québécoise et on parle d'une identité nationale. Ce sont deux choses très distinctes.

On reconnaîtra la lignée discursive, à savoir la prise en charge du discours d'un précédent intervenant et sa reformulation. Elle permet au locuteur d'inscrire plus sûrement sa participation; d'ailleurs la suite, qui prend l'allure d'une dénonciation des discours passés sur la base d'un flou énonciatif, aura davantage d'aplomb. Voilà un ajout qui a toute son importance. La précision apportée en contraste («alors personnellement») consiste en une distinction dont on ne sait trop si elle concerne l'*ici/maintenant*, ou s'il s'agit d'une réinterprétation des tendances discursives passées («on parle de deux choses...»). Toujours est-il que le discours en jeu est ancré dans le «on-dit»: le locuteur convie ses partenaires à s'en démarquer. Cet ensemble de discours doxologiques auquel il est fait référence est résolument inscrit dans la dynamique du débat comme étape dans une projection vers l'avant: une prise de position ou

du moins une orientation à insuffler au débat (comme nous le verrons dans la prochaine section)

En somme, la circulation des discours a une incidence sur les stratégies argumentatives du débat et, en conséquence, sur des procédés rhétoriques récurrents; ceux-ci appartiennent à deux ordres principaux.

Premièrement, il y a les *emprunts discursifs*, c'est-à-dire les allusions à des discours actualisés importés d'un fond collectif indéfini –celui de la rumeur ou de la doxa– reformulés sous forme grossière, mais n'en contribuant pas moins à l'argumentation. Ils marquent l'avancée du propos tout en s'accommodant de l'exigence tacite d'une coopération interactionnelle dans la discussion. Que ce soit pour se solidariser ou au contraire se distancier, l'intervenant s'en sert pour renforcer sa propre prise de position. Ce sont des alliances déclarées, quelquefois déclassées, qui servent d'appui à une explication ou à une assertion particulière. «On dit», «les gens disent», «il ne faudrait pas dire», etc.: autant de tremplins pour mieux faire valoir son point de vue. Ils accompagnent volontiers des reprises plus ponctuelles du discours de tel ou tel intervenant –formant des lignées discursives– de manière à souligner des coalitions, comme autre manière d'inscrire sa parole auprès de celle de l'autre. Les énoncés ou groupes d'énoncés susceptibles d'être repris en cours de débat organisent des «lignes de force», c'est-à-dire des réseaux de sens emportant un certain assentiment dans le cours de l'échange. Ils marquent la dynamique du discours.

Par ailleurs, les importations de discours collectif diffèrent sans nul doute des modes d'affirmation de la subjectivité. En effet, elles font dévier la subjectivité (pensons à l'usage du «on» québécois qui se situe entre l'inclusion solidaire du locuteur et du destinataire ou la distanciation du locuteur), de même qu'elles dispensent de la référence précise à un groupe comme agent. En se tenant éloigné des références à sa situation particulière, l'intervenant confère au discours, par ces formules rapportées, une apparente objectivation. Le destinataire ne peut que se sentir invité à se distancier à son tour de ce «on», de «ces gens», de «certains».

Deuxièmement, il y a le recours à l'*artefact discursif*, c'est-à-dire l'énoncé sous forme de citation d'un discours type virtuel s'inspirant de soi-disant discours tenus. Le recours à un artefact discursif fonctionne sur le même modèle que l'emprunt discursif des discours collectifs: il y a distanciation qui provient du fait de mimer, de jouer une parole, sauf que, dans ce cas-ci, la parole est non pas actualisée mais vraisemblable. Jouant de l'hyperbole et de l'approximation, l'artefact déploie souvent une parole caricaturale, qui se charge d'un effet dissuasif, comme chez cet intervenant:

7. - ...c'est évident que c'est quelque chose de fantastique mais il faut pas non plus comparer avec les autres et dire «Nous sommes plus nous sommes moins et eux sont moins et eux sont plus».

Il cherche à convaincre que certains groupes ne sont pas plus québécois que d'autres. Le caractère élémentaire de cette forme discursive montre bien qu'il s'agit de discours fictif servant de glose aux discours semblables, stéréotypés, desquels on se distancie en signifiant que leur forme est aussi inachevée que le mode de raisonnement simpliste qu'ils affichent.

En conclusion, les discours passés ou virtuels sont nombreux. Le pronom «on» et l'indéfini qu'il met en place suggèrent l'anonymat d'un locuteur pluriel. Ces allusions au discours sont quelquefois actualisées sous forme de citation ou ne figurent à d'autres moments que par renvoi référentiel flou, ce qui ne permet que de les jouer partiellement. Mais il n'en demeure pas moins que l'effet est là: elles laissent flotter une masse de discours, une nébuleuse, beaucoup plus importante que les bribes déposées dans l'échange, et ce, d'autant plus que le locuteur a aussi archivé en mémoire comme issus de son expérience les discours auxquels il est fait allusion. La dynamique du débat représente une tentative de s'inscrire en appui ou en faux des discours potentiels et surtout de ceux qui sont actualisés. Dans le débat à l'étude, on remarque que les désaccords s'expriment plus volontiers par recours à l'indéfini, c'est-à-dire que le locuteur s'érige alors contre un agrégat de discours qu'il ressart, dépersonnalisés, décontextualisés, avec cet aspect lacunaire que lui confère la condensation de la forme et du sens; la réciproque est aussi valable: plus l'intervenant du débat cherche à fédérer des alliances au sein du groupe, plus les emprunts discursifs qui en définiront la source sont présents.

3. Le métadiscursif

Parmi les échanges discursifs impliquant la sphère interne, un type d'intervention joue un rôle essentiel dans la négociation du sens: il s'agit de la conduite métadiscursive. D'un point de vue général, je la définirai comme constituée d'énoncés portant sur les modalités de la pratique discursive en jeu et sur son déroulement, empruntant pour ce faire un mode qui relève plus de la mention que de l'usage. Dans le contexte de ce débat, la conduite métadiscursive se porte à la défense de l'orientation argumentative «juste» du débat. Bien sûr, cette stratégie n'est pas exclusive à ce débat sur l'identité, mais elle le caractérise de façon marquée, étant donné sa valeur dominante, comme je tenterai de le montrer.

Replaçons-nous dans le débat. Par contraste avec l'objectivité de la question de départ («Qu'est-ce qu'un Québécois?»), l'octroi de la parole sollicitait des critères d'évaluation personnels. Ils auraient pu déclencher une visée expressive où sentiments d'appartenance, anecdotes et récits auraient trouvé leur place. Mais il s'avère que les intervenants ont plutôt choisi de quitter peu à peu en cours de débat le terrain dicté par l'animateur. Plutôt que de développer une vision subjective de l'identité, ils se sont orientés vers «ce que devrait être un Québécois» ou encore «les conditions pour que l'on puisse dire je suis Québécois», une négociation qui a une incidence directe

dans l'exercice de ce débat, mais avec répercussion possible dans la sphère externe. Une telle pratique métadiscursive consacre l'omniprésence du discours, comme enjeu de la discussion qui emprunte tour à tour les aspects suivants:

- a) Le débat est lancé par une question: «Qui est Québécois?» et les différentes tentatives de réponse la rappellent tout au long du débat.
- b) La question elle-même est une formule discursive qui circule:
 - i) l'animateur la module différemment selon l'intervenant; elle fait l'objet de plusieurs reprises
 - ii) elle est même remise en jeu par le métadiscursif avec incidence sur l'interactionnel en cours.

La remise en jeu sous forme thématique («Revenons à la question», etc.) instaure une mise en évidence du discours tout au long du débat. La procédure même de l'échange est relancée à plusieurs reprises par des locuteurs différents, la conduite du débat faisant l'objet d'insatisfactions. Des définitions sont dites nécessaires: on prétend ne pas parler des mêmes notions, des énoncés-types seraient à bannir (comme symptomatiques de rôles), etc. Cette part métadiscursive du débat finit par s'installer et commander son déroulement, tant sur le plan argumentatif qu'interactionnel. À coups de rappels métadiscursifs, les participants négocient leur contribution et portent implicitement des jugements sur celle des autres, sur ce que serait «la contribution idéale»: on remet le débat sur les rails en recommandant de ne pas s'écarter du sujet, en réinterprétant la question de départ, toujours par comparaison avec le «on dit».

Il est clair que ce type d'intervention métalinguistique agit comme rappel à l'ordre, sa résurgence dans les zones de tension du débat contribuant tout de même à les entretenir. Les interventions métadiscursives s'organisent en une savante négociation, à coup de gloses du type: «est-ce bien cela que nous voulons?» ou «accepter x revient à accepter y». Soigner les conditions préalables de l'exercice de la parole et en arriver à s'entendre au fur et à mesure que le discours sur l'identité se constitue représentent une forme de convergence des intérêts, étant entendu que ces précautions métadiscursives ne sont pas exemptes d'orientation argumentative. Le débat rejoint bien le modèle rhétorique de la délibération en se montrant comme une entente à négocier sur les moyens plus que sur la fin, consacrant ainsi l'importance de l'exercice démocratique en cours.

4. Conclusion

La circulation des discours, ceux importés de l'extérieur et ceux internes, comme réappropriation des interventions de l'un ou l'autre participant, joue un rôle déterminant dans cette pratique qu'est le débat. Ils s'immiscent non seulement dans la fluctuation thématique, mais entrent dans le jeu de places entre les individus cherchant à faire valoir leur point de vue, en circonscrivant les positions dont ils se font

les représentants, par association ou individuellement en tant qu'être social. L'apport individuel à la discussion passe, comme nous vu, par:

- a) Un ancrage dans la masse des discours appartenant à la sphère externe de la pratique discursive en cours, ici le débat télévisuel.
- b) Une prise d'appui (le plus souvent en amorce) avec modulation des interventions appartenant à la sphère interne, de manière à ce que des lignes de force discursives émergent –qu'ils marquent l'accord ou le désaccord– par le degré de récursivité d'un ou plusieurs énoncés et la tension qu'il provoque.

Ce débat comporte plusieurs ingrédients structuraux qui le rendent, à mes yeux, représentatif de la dynamique discursive, en général. Son thème principal, qui intervient sous forme de question convoque une pratique ancienne en rhétorique, sous jacente à la délibération et autres joutes argumentatives, et même à la mise en intrigue: une forme de questionnement dans l'enchaînement des actions du récit qui trouvera sa résolution dans le dénouement.

L'échange est, sinon réglé, du moins endigué par les conditions de circulation de la parole. Il articule un plan paradigmatique à travers le «on-dit» (correspond à (a) ci-dessus) de manière à repositionner la syntagmatique (en conséquence de (b) ci-dessus) du déroulement discursif sur de nouveaux modes d'alliance. Dans cette mise en jeu, l'importance accordée au cadre métadiscursif –autant de tentatives de remettre le débat sur des rails par reprises, remises en question, dissociations– constitue une forme de réappropriation du sens à objectif consensuel, l'une des plus probantes, car elle échappe au contrôle de l'animateur ou du moins entre en concurrence avec le rôle qui lui revient dans ce genre médiatique, celui de chef d'orchestre.

L'animateur représente une sorte de passeur entre cet *on-dit* actuel, mais temporellement indéfini, et le *hic et nunc* du débat. Nous avons vu que cette récurrence est synonyme de lignes de force entre les participants par l'effet qu'elle produit sur l'argumentation en cours. Dans ce débat, c'est l'animateur qui impose cette ligne de force discursive en amorce: il se porte garant de sa récursivité. Plus tard, au moyen de la conduite métadiscursive, les intervenants prendront le relais de cette récursivité: elle change de main en quelque sorte, ces derniers acquérant une plus grande autonomie dans la discussion.

Mais il n'y a pas que cet exemple de récursivité. Les reprises d'interventions ont une action argumentative et interactionnelle, car elles définissent une position tant sur le plan des idées discutées que sur celui des rapports de force avec les autres intervenants, traçant une lignée discursive.

Et finalement, d'autres importations (les emprunts et les artefacts) servent à ancrer le dire de chacun dans cette masse des discours qu'implicitement le débat reconnaît et qui justifie son existence. Si la visée argumentative tendait généralement à établir une démarcation et même une distanciation avec ces dire, il n'en demeure pas moins que le débat permet de les «jouer» par un condensé formulaire (non complè-

tement figé mais qui relève du type) et de donner l'impression de la multiplicité des discours, de l'endossement collectif de certains énoncés. De cet argument du nombre (ou argument quantitatif) sous-jacent au processus d'importation des discours, il me semble que l'enjeu ultime est d'afficher des alliances, de susciter des solidarités ou des détractions. L'importation des discours, que ceux-ci proviennent de la sphère interne ou externe, élargit l'éventail des possibles au niveau discursif; elle suscite une discrimination dans l'endossement des thèses ou des dires convoqués, tout en conférant ampleur et pertinence à l'enjeu débattu.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERRENDONNER, Alain (1981): *Éléments de pragmatique linguistique*. Paris, Minuit.
- BOCH, Françoise, Francis GROSSMANN et Fanny RINK (2009): «Le cadrage théorique dans l'article scientifique: un lieu propice à la circulation des discours», in J.M. López Muñoz, S. Marnette, L. Rosier et D. Vincent (éds.), *Circulation des discours*, Québec, Nota Bene, 23-42
- CHARAUDEAU, Patrick (2005): *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris, Vuibert.
- CROLL, Anne (1991): «La dynamique des échanges: les modes de participation», in V. Brunetière et al. (éds.), *La télévision. Les débats culturels «Apostrophes»*. Paris, Didier Érudition, 67-92.
- CHARLAND, Maurice (2003): «Le langage politique», in A.-M. Gingras (ed.), *La communication politique. État des savoirs, enjeux et perspectives*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 67-91.
- FORGET, Danielle (2006a): «Polysémie et métaphores dans le discours identitaire québécois», in P. Larrivée (ed.), *Variation et stabilité du français. Des notions aux opérations*. Paris, Peeters.
- FORGET, Danielle (2006b): «Analyse textuelle et stratégie de lecture», in L. Duquette et C. Saint-Jacques (éds.), *Technologies langagières et apprentissage des langues*. Montréal, ACF.AS, 85-102.
- FORGET, Danielle (2005a): «Pour une rhétorique cognitive: la dynamique du sens», in P.-Y. Raccach (ed.), *Signes, langues et cognition*. Paris, L'Harmattan, 29-44.
- FORGET, Danielle (2005b): «Discours et convivialité en contexte de mondialisation», in D. Castillo Durante, A. Colin et P. Imbert (éds.), *Exclusions/inclusions. Déplacements énonomico-symboliques et perspectives américaines*. Ottawa, Legas, 253-260.
- FORGET, Danielle et Fall, Khadiyatoulah (2005): «"Débattre l'identité: argumentation et dynamique temporelle". L'énonciation identitaire: entre l'individuel et le collectif». *Discours social*, XXI, 273-299.
- LAKOFF, George (1987): *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal About the Mind*. Chicago, University of Chicago Press.

- LOCHARD, Guy (1996): «Genres rédactionnels et appréhension de l'événement médiatique». *Réseaux*, 76, 83-102.
- LOPEZ MUÑOZ Juan M., Sophie MARNETTE et Laurence ROSIER (2004): *Le discours rapporté dans tous ses états*. Paris, L'Harmattan.
- MARTEL, Guylaine (2000): «Débat politique télévisé. Une stratégie argumentative en trois dimensions: textuelle, interactionnelle et émotionnelle», in C. Plantin *et al.* (éds.), *Les émotions dans les interactions communicatives*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- MOLINIÉ, Georges (1992): *Dictionnaire de rhétorique*. Paris, Le livre de poche.
- ROUDIÈRE, Guy (1999): *Décrypter les débats télévisés. Outils et pratiques*. Paris, ESF éditeurs.
- RUI, Sandrine (2004): *La démocratie en débat. Les citoyens face à l'action publique*. Paris, Armand Colin.